

quand on l'ouvre, dégarni du pavillon. Ce vêtement est un souvenir du voile, nommé autrefois *custode* ou *tabernacle*, dont on enveloppait la pyxide suspendue au-dessus de l'autel.

On connaît quelques pavillons véritablement artistiques : tel est celui que l'on voit aux Carmélites d'Amiens, brodé en or, en soie et en perles fines, œuvre d'anciennes religieuses de ce couvent.

MM. Berger et Chantrier ont exécuté des pavillons brodés d'une manière fort remarquable, dont les principaux sujets sont : le monogramme du Christ, la croix, avec l'alpha et l'oméga, le chrisme des catacombes, l'oiseau qui se nourrit de la vigne mystique, les colombes qui boivent à une même coupe, etc.

En Allemagne, dans beaucoup d'églises, on place au fond de la coupe du ciboire un linge en fin lin, s'adaptant exactement à la coupe et formant une sorte de corporal. Cet usage était jadis recommandé en France pour les ciboires en étain.

CHAPITRE VIII

Des ostensoirs

L'ostensoir est un vase destiné à recevoir la sainte Eucharistie pour être exposée à l'adoration des fidèles. Son emploi a été nécessité par l'institution de la Fête-Dieu, et surtout de la procession du *Corpus Domini*.

On commence à voir, au XII^e siècle, quelques représentations d'ostensoirs, par exemple dans une mosaïque de Saint-Ambroise de Milan, consacrée à l'histoire de saint Satyre. Mais les plus anciens ostensoirs que l'on connaisse ne datent que du XIII^e siècle, et encore sont-ils fort rares. Mgr Barbier de Montault n'en admet que trois exemples authentiques de cette époque : celui du musée du Vatican, en cuivre doré; celui qui a figuré en 1864 à l'exposition archéologique de Malines, portant la date de 1276; et celui de Saint-Nicolas de Bari, qui, d'après la tradition, serait un don de Charles II d'Anjou (1). Il est probable que les premiers ostensoirs ont été fabriqués à Liège et sur les bords de la Meuse.

Alors qu'on n'était pas encore pourvu d'un vase spécial pour cette destination nouvelle, on se servait de certains reliquaires des âges antérieurs. Aussi a-t-on donné d'abord aux ostensoirs le nom de *monstrance*, qui s'appliquait aux reliquaires à jour, montrant les reliques qu'on devait vénérer. Le terme de *soleil*, indiquant une forme spéciale, n'apparaît qu'au XVI^e siècle, et celui d'*ostensoir*, au XVIII^e.

Les ostensoirs ont aussi été désignés sous les noms de : *arche*, *coupe-couverte*, *custode*, *expositorium*, *gloire*, *joyau*, *majesté*, *Melchisédec*, *porte-Dieu*, *porte-sacre*, *reliquaire*, *remontrance*, *sacraire*, *saint-sacrement*, *tabernacle*, *tour*, *vaissel*, etc. La liturgie a conservé le terme de *tabernaculum*, parce que l'ostensoir n'est qu'un lieu de passage pour la divinité de Jésus-Christ, unie à notre humanité.

(1) *Revue de l'art chrétien*, t. XXVII, p. 34.

M. Douet d'Arc croit que le mot *ciborium* a pu aussi désigner l'ostensoir. Il se fonde sur un passage d'un inventaire du trésor de la cathédrale de Clermont-Ferrand; ce texte du x^e siècle est ainsi conçu : *Majestatem Sanctæ Mariæ, vestitæ, cum ciborio et cum cristallo*. M. Douet d'Arc entend par là un vase sacré muni d'un cristal, et il ajoute : « Il faut donc voir dans le ciboire de notre texte quelque chose d'analogue, du moins quant à l'usage, à ce que nous nommons un *saint-sacrement*, ou, en terme d'orfèvrerie, un *soleil* (1). »

Nous ne pouvons partager cet avis, parce qu'il nous paraît démontré qu'il n'y a jamais eu d'exposition du Saint-Sacrement à découvert au x^e siècle. Il s'agit, croyons-nous, dans ce texte, de trois objets différents : 1^o d'une statuette de la Vierge, représentée en *Majesté*, c'est-à-dire assise et couronnée; 2^o d'un ciboire; 3^o d'un autre ciboire ou d'un reliquaire en cristal.

Puisque nous avons ouvert ce chapitre par quelques remarques philologiques, pourquoi ne dirions-nous pas, en passant, qu'on appelle *haricots du Saint-Sacrement* une variété de ce légume où l'on distingue un petit ostensor de couleur rouge sur fond blanc. Madame de Gaulle (2) raconte en ces termes la légende qui aurait donné lieu à cette appellation : « Un jour que nous ne saurions préciser, mais qui remonte probablement à une époque assez reculée, un curé de village s'était mis en route pour porter le saint Viatique à l'un de ses paroissiens dangereusement malade. Accompagné d'un acolyte muni d'un cierge et d'une clochette, le bon prêtre portait ostensiblement le remède céleste qui donne l'immortalité. A son aspect, au bruit argentin de la sonnette qui annonce l'approche du Sauveur, hommes, femmes, enfants sortent de leurs chaumières, et, se prosternant sur le seuil de leurs portes; tous adorent, béussent *Celui qui passe en faisant le bien*. Les plus fervents lui font cortège, et le groupe pieux va toujours grossissant. Pour abrégér la route (car le malade pouvait dépasser d'un moment à l'autre), la petite procession s'apprête à traverser un champ de blé en herbe, tout diapré de coquelicots aux vives couleurs, de barbeaux azurés et de blanches marguerites étoilées. Il suffisait que le *Maitre en eût besoin*. N'a-t-il pas le droit de disposer des biens qu'il a créés et qu'il a prêtés à l'homme ? Dans cette pensée, déjà le

(1) *Mémoire sur l'inventaire du trésor de la cathédrale de Clermont au x^e siècle*, dans la *Revue archéol.*, t. X, p. 160.

(2) *Fastes et légendes du Saint-Sacrement*, p. 186.

prêtre a posé le pied sur ce tapis vert émaillé de fleurs, lorsqu'un homme s'avance précipitamment vers la tête de la procession, déclare que ce champ est sa propriété et s'oppose à ce que l'on y passe. « Je crains, dit-il, qu'en le foulant aux pieds, vous ne gâtiez un blé qui a si belle apparence et que ma récolte ne soit compromise. » A la brusque apostrophe de ce paysan, le pasteur, avec son précieuse fardeau, va reprendre sans murmure la route poudreuse un instant abandonnée, lorsqu'un voisin, mieux inspiré, et sachant apprécier le don de Dieu, accélère le pas à sa rencontre. — « Je vous en prie, dit-il, Monsiur le curé, traversez mon champ; j'en serai trop honoré ! Quand même ma récolte en souffrirait un peu, qu'importe ? Je ne suis pas inquiet ; partout où Dieu passe, peut-il faire autre chose que porter bonheur ? » — Ainsi parla ce vrai chrétien, et le Seigneur, avec sa suite, traversa son petit domaine; c'était un champ de haricots en fleurs, son seul patrimoine, sa seule ressource; mais, dans sa pauvreté, il se trouvait heureux d'avoir quelque chose à sacrifier à Dieu. Cependant les tiges de haricots, un moment inclinées, se relèvent d'elles-mêmes, et, semblables aux vagues que divise un léger esquif, reprennent aussitôt leur place naturelle. Avant peu, on s'aperçoit qu'elles foisonnent davantage; leurs fleurs se multiplient et font place à de nombreuses cosses remplies de grains. Le champ de haricots a, cette année, rapporté trois fois autant que de coutume, tandis que les épis du champ de blé voisin, quoiqu'ils présentassent, au temps de la moisson, la plus belle apparence, ne contenaient, au lieu de bon grain, qu'une poussière noire, grasse, fétide : tous avaient été frappés de la nielle. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les tubercules légumineux, produit du champ béni par le Sauveur, portaient tous une empreinte rayonnée et firent souche d'une nouvelle variété du genre, qui s'est reproduite dans plusieurs campagnes sous le nom traditionnel de *haricots du Saint-Sacrement*. On y distingue un petit ostensor de couleur rouge sur fond blanc; est entouré de rayons, contenant quelques traces sensibles à l'œil nu, est entouré de rayons et supporté par un pied qui s'élargit à sa base. Nous en avons vu et cultivé nous-même en divers endroits, notamment en Picardie, en Artois et en Espagne, chacun de ces lieux revendiquant l'honneur d'avoir été le théâtre du phénomène dont la tradition a propagé le poétique souvenir. »

L'absence de prescriptions liturgiques pour la matière de l'ostensoir provient de son emploi récent. La plupart des Statuts diocésains

tolèrent un pied en cuivre argenté, mais ils exigent que la gloire soit en argent et surtout que le croissant (*lunula*) soit en or ou en vermeil. En Italie, on affectionne les ostensoirs en cristal de roche.

En Espagne, les *custodia de mano*, qu'on place à l'intérieur des gigantesques ostensoirs, sont parfois en or.

En France, pendant la Révolution, quand les églises furent dépouillées de leurs vases d'or et d'argent, on en fabriqua en fer-blanc. M. l'abbé Cahour a communiqué à la Société archéologique de Nantes, dans sa séance du 20 février 1872, un ostensor en fer-blanc, qu'il croit avoir été fabriqué à Châteaubriand. Il serait curieux de connaître les diocèses où s'établirent des fabriques clandestines de ce genre.

Les ostensoirs primitifs ne diffèrent guère des monstrances-reliquaires contemporaines, avec lesquelles on est exposé à les confondre. Leurs formes sont excessivement variées. Tantôt c'est un coffret de métal, garni d'un verre sur le devant et monté sur un pied plus ou moins élevé; tantôt c'est une tour ronde ou hexagone en cristal de roche, portée sur un pied d'argent ciselé et surmontée d'un chapiteau mobile. Quand la tour est en métal précieux, elle est pourvue de quatre ouvertures garnies de verre ou de cristal; elle se change parfois en clocher pédiculé.

Au xv^e siècle, l'hostie, insérée dans un croissant, était fréquemment placée dans un cylindre vertical, porté et maintenu par une garniture circulaire que supporte un pied décoré de moulures. Le tube est souvent accompagné latéralement d'appendices ornés de statuette de saints ou d'anges adorateurs.

Ces anciennes formes subsistent encore dans toute l'Allemagne et dans quelques églises de Belgique, d'Espagne et d'Italie. Dans cette dernière contrée, on conserva longtemps la forme d'une coupe dont le couvercle était surmonté d'une flèche ou d'un dôme. En France, on aimait à placer l'hostie dans un édicule à pignons, soutenu par deux anges, ou au centre d'une croix, ou bien encore dans un cercle de métal qui, plus tard, devait donner naissance au *soleil*.

La forme d'une lanterne terminée en pyramide persévérait au commencement du xviii^e siècle, dans quelques églises. « Nous avons encore, dit un écrivain de cette époque (1), un reste de l'ancienne simplicité dans ce qui se passe à Rouen le jour des Rameaux. L'usage est de porter la Sainte-Eucharistie en procession dans une espèce de

(1) *La coutume de prier debout*, t. II, p. 640.

lanterne ou de tout autre verre; et, quelques efforts qu'on ait pu faire pour changer cet usage, cette église a toujours été assez généreuse pour ne rien innover, quoiqu'on ait souvent offert de gros revenus pour mettre les choses à la moderne. »

On a fait aussi porter l'hostie par des statuette de Christ en croix ou ressuscitant, de la sainte Vierge ou de saint Jean. A Marseille, la statue d'argent de Notre-Dame de la Garde servait d'ostensoir pour les processions de la Fête-Dieu: on mettait, entre les mains de l'Enfant-Jésus, une custode de cristal montée en vermeil, où était renfermée la sainte hostie.

La forme de soleil, qui apparaît au xv^e siècle, mais surtout au xvi^e, fut probablement inspirée par ces paroles de l'Écriture: « Il a placé son tabernacle au milieu du soleil. » Rien assurément ne convenait mieux pour contenir Jésus-Christ, dont la gloire est brillante comme le soleil, et qui, Lui-même, est appelé Soleil de Justice, parce qu'il est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

En France, cette forme de soleil ne se montre guère que sous le règne de Louis XII. On a prétendu que Raphaël en fut l'inspirateur, pour donner une auréole à l'hostie. Nous croyons plutôt que le germe de la forme sidérale se trouve dans plusieurs tabernacles du xiv^e siècle, où la boîte destinée à renfermer la sainte Eucharistie est entourée d'une couronne de rayons.

A l'origine, ces rayons n'étaient point, comme trop souvent de nos jours, multipliés et compacts, lourdement chargés de nuages de métal, d'épis et de ceps de vigne.

En Italie, les ostensoirs, restés fort bas, n'ont guère que 30 à 35 centimètres de hauteur: tel est celui, en cristal de roche, que le Souverain-Pontife portait naguère à la procession, le jour de l'octave de la Fête-Dieu.

En France, et surtout en Espagne, on a donné à l'ostensoir des proportions exagérées. Celui de la cathédrale de Perpignan pesait quatre cents marcs; il fallait huit prêtres pour porter celui de la cathédrale de Narbonne (1). Aujourd'hui, l'ostensoir à 1 mètre 65 à Notre-Dame de Paris, 1 m. 85 à Gerona, 2 m. à Valladolid, 3 m. 23 à Séville, 4 m. 50 à Tolède. Le poids de ces custodes est de 176 kilos à Cordoue, de 200 à Tolède et de 500 à Séville!

Cet amour du gigantesque n'est malheureusement pas encore

(1) Robert de Hesselin, *Dict. de la France*, t. IV, p. 640.

éteint. En 1859, un orfèvre de Paris a fabriqué un *soleil* de 2 mètres 10 c. de hauteur pour l'Amérique du Sud, le pays des excentricités en fait d'orfèvrerie religieuse (1).

Quand l'ostensoir fut devenu démesurément grand et lourd, le célébrant ne pouvait plus commodément le porter ; aussi, dès le milieu du XVII^e siècle, on inventa une sorte de bandoulière que le prêtre suspendait à son cou et dont les deux extrémités supportaient un appui, sur lequel il plaçait le pied de l'ostensoir. Plus tard, on imagina une planchette recouverte d'étoffe et suspendue au dais, sur laquelle la monstrance est déposée, maintenue seulement par les mains du prêtre. En ce dernier cas, le Saint-Sacrement est porté, non plus par le prêtre, mais par les porteurs du dais, ce qui est absolument contraire aux décisions de la Congrégation des Rites.

Les ornements de l'ostensoir, pour la tige, les nœuds et le pied, sont à peu près les mêmes que ceux des ciboires et des calices. Dès le XIV^e siècle, on voit des monstrances décorées d'émaux translucides, représentant des scènes bibliques ou hagiographiques.

M. de Linas dit avoir vu, en Allemagne, deux ostensoirs belgo-germaniques, contemporains de Philippe le Bon, l'un accosté de clochettes, l'autre de grelots sphériques (2).

Dans les contrées germaniques, quand la sainte hostie est renfermée dans l'ostensoir, on en décore parfois la croix d'une couronne de fleurs ou d'une couronne royale, ornée de pierres précieuses, ou bien, ce qui est de fort mauvais goût, d'aigrettes, de fausses perles ou de paillettes de couleur. Quand l'ostensoir est exposé, le vendredi saint, au saint-sépulcre, on le couvre d'un voile blanc ou noir.

La Congrégation des Rites a décidé (n° 6752) qu'une croix doit toujours dominer les ostensoirs. Les Dominicains n'en mettaient pas aux leurs.

Quelques ostensoirs portent le nom du donateur, le monogramme du nom de Jésus, ou bien une inscription eucharistique, par exemple, un fragment du *Lauda Sion*. Une monstrance cylindrique pédiculée, de la collection Basilewski (XIV^e siècle), nous offre de très nombreuses inscriptions, expliquant la légende de saint Henri et de saint Cunégonde représentés sur des médaillons circulaires en émail translucide. L'ostensoir est ordinairement muni d'un croissant, c'est-à-dire d'un

arc de cercle en vermeil, avec une rainure dans laquelle on place la divine hostie. Ce système ayant l'inconvénient de détacher des parcelles, on a voulu, depuis quelque temps, remplacer le croissant par une lunule. C'est une espèce de custode d'or ou de vermeil, composée de deux cercles s'emboîtant l'un dans l'autre, et de deux verres en cristal. Assez récemment, la Congrégation des Rites a interdit cet usage français de renfermer l'hostie entre deux lames de cristal. L'hostie doit être placée sur la lunette, sans toucher aux parois transparentes qui la protègent.

En France, on conserve dans le tabernacle, la lunule en cristal renfermant la sainte hostie, et on l'adapte à l'ostensoir lorsqu'on veut faire une exposition du Saint-Sacrement. Il n'en est pas de même en Italie. « Toutes les sacristies de Rome, dit Mgr Barbier de Montault (1), sont pourvues d'un vase d'argent qui se compose de trois parties : un pied prolongé en tige ; une boîte posée verticalement et dans laquelle se conserve l'hostie de l'ostensoir, et enfin une croix, indice de la présence réelle, d'après Benoît XIII. D'autres fois la boîte n'a pas de pied, mais elle est toujours munie d'une croix qui facilite l'enlèvement du couvercle. Rome ne veut pas que la lunule de l'ostensoir soit mise à même le tabernacle, et exige un vase spécial. »

Nous allons terminer ce chapitre en donnant quelques indications sur divers ostensoirs remarquables par leur richesse, leur valeur artistique, leur forme ou quelque particularité.

AICHSLET. Son ostensoir, l'un des plus riches du monde, pèse 40 marcs d'or : il est enrichi de 350 diamants, de 250 rubis et d'autres pierres précieuses.

AIX-LA-CHAPELLE. Mgr Barbier de Montault (2) décrit ainsi une monstrance du XIV^e siècle, au trésor d'Aix-la-Chapelle : « La forme de cette monstrance, en argent doré, est très originale : qu'on se figure un plateau rectangulaire, appuyé sur quatre pattes de lion, et, entre deux statuettes d'anges, un pilier supportant un disque émaillé et gemmé. Les anges ont servi autrefois de burettes ; ils sont montés maintenant sur des supports crénelés. Leurs ailes mobiles formaient l'anse, les plumes émaillées imitent celles du paon. Ils ont pour vêtement une tunique et une chape à chaperon pointu ; par le pectoral saillant se versait l'eau ou le vin, que l'on introduisait par le cou, car la tête se

(1) Un ciboire saintongeais du XIV^e siècle, dans le *Bulletin de la Soc. des archives hist. de la Saintonge*, n° de juillet 1880, p. 115.

(2) *Le trésor du dôme d'Aix-la-Chapelle*, p. 39.

(1) *Gazette des Beaux-Arts*, t. IV, p. 302.

(2) *Revue de l'art chrét.*, t. XI, p. 273.

dévisse. Au dé du pilastre, on voit un émail champlevé du XII^e siècle, qui représente la Justice, IVSTITIA. Elle tient en main la balance dans laquelle se pèsent les actions des hommes, et sa sainteté est affirmée par un nimbe bleu, ourlé de blanc. Le disque a une bordure en caissons, où des feuillages alternent avec des pierres précieuses et des perles. Ce motif est interrompu, en haut, par l'aigle de saint Jean; à droite, par l'homme de saint Matthieu; à gauche, par le lion de saint Marc; en bas, par le bœuf de saint Luc; les animaux symboliques sont en émail translucide. Dans le champ du disque est une croix pattée, dont le centre contient de *spongia Domini*, et les croisillons de *ligno Dni, de capillis sci Bartholomei, dens sci Thome apost., de osse Zacharie pis* (S. Joannis Baptistæ). Cette croix est cantonnée de quatre médaillons en émail translucide, où sont figurées la flagellation, la crucifixion (Longin intercède, à genoux, Celui dont il reconnaît la Divinité), la descente de croix et la résurrection (deux anges jouent du psaltérion et de la viole, le Christ bénit, et les gardes dorment sous les arcades du tombeau). »

Au même trésor, autre monstrance du XIV^e siècle, portant les armoiries de Louis le Grand de Hongrie. Le grand médaillon central représente l'Agneau triomphant, avec cette inscription : *Agne Dei miserere mei qui crimina tollis*. Cette monstrance est surmontée d'une croix patriarcale qui rappelle le privilège accordé à la Hongrie par les Souverains Pontifes.

L'ostensoir, dit de Charles-Quint, fut donné probablement par ce prince à Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, lors de son couronnement en 1520. « Dans cette monstrance, dit le P. A. Martin (1), la forme de soleil, inusitée au moyen-âge, ne fait que commencer à se montrer. On voit l'astre apparaître sous les arcs de triomphe que les rayons absorbent un jour. Deux scènes, l'Incarnation et la Résurrection complètent le sens du symbole. Dans l'Incarnation, le Soleil de Justice dont nous voyons se lever l'image, s'est levé pour le monde; dans la Résurrection, il s'est levé pour le ciel. L'Incarnation rappelle la présence réelle, dans la sainte hostie, du corps autrefois passible et immolé sur la croix; et la Résurrection, sa gloire actuelle dans les Cieux. La foi adore, réunis, les anéantissements et les grandeurs de Celui qui est tout-à-la fois le Fils de l'homme et le Fils de Dieu. »

Notons encore un autre ostensor surmonté d'un *Agnus Dei* et

(1) *Mélanges d'archéol.*, t. I, p. 12.

portant cette inscription : *Consecratum per Evgenium quartum anno Domini 1434*.

BAELEN (Belgique). — A l'église Saint-André, ostensor en cuivre doré, que M. L. de Farcy (1) décrit ainsi : « Le pied à six lobes est orné de fleurs de lis et d'autres fleurs en gravure; la tige hexagonale est munie d'un nœud, orné de gravures. La base, sur laquelle repose le cylindre, est soutenue par six bras en sections d'arc, contenant eux-mêmes un trilobe ajouré. La lunette est portée par deux anges agenouillés sur une petite base à jour. Le dais est soutenu par trois colonnettes annelées et trois contreforts à deux étages, dont les bases posent sur des gargouilles d'un beau dessin et d'une exécution admirable; au-dessus, se trouve une statuette de la sainte Vierge avec l'Enfant-Jésus, placée dans une tourelle à six frontons, surmontée d'une pyramide à jour, couronnée par un crucifix fleuronné. Cet ostensor date de la seconde moitié du XIV^e siècle; mais il a été modifié; les contreforts autour du cylindre ont primitivement été reliés à ceux de la tourelle par des arcs-boutants qu'on a supprimés, probablement à cause de la difficulté d'ouvrir l'ostensoir; le pied ne remonte pas plus haut que la seconde moitié du XV^e siècle. Sur le devant de la base du cylindre se trouve gravé : *I. S. M. Goris K. V. B.* »

BARCELONE. — Sa *custodia*, en argent doré, date du XV^e siècle, mais elle a subi diverses modifications postérieures. A la procession du Saint-Sacrement, on la place sur un fauteuil en vermeil qui sert de trône au roi Don Martin d'Aragon (1393-1412), et que huit prêtres ont peine à porter. Parmi les bijoux suspendus à cet ostensor, on compte 1206 diamants, 2,000 perles fines, 115 opales orientales, un rubis cabochon, gros comme un œuf de pigeon, des camées, des chaînes d'or, etc. Habituellement on se sert d'un petit ostensor en vermeil, de la même époque (2).

BARI. — « Son ostensor, dit M. L. de Farcy (3), donné par Charles II d'Anjou à l'église de St-Nicolas, est à huit pans, munis de cristal. Le pied et la toiture sont enrichis de médaillons peints sur parchemin, représentant tantôt des aigles, tantôt des rinceaux, et protégés par un mince cristal : la monture des pierreries, les filigranes, la forme du nœud et tout l'ensemble de cette belle pièce qu'on peut comparer au

(1) *Mélanges de décorations religieuses*, 2^e année, 2^e livraison.

(2) Ces deux ostenseurs ont été publiés dans le *Magasin pittor.*, t. IX, p. 276.

(3) *Op. cit.*

reliquaire-ostensoir de Remi d'Ittre (Belgique), dénotent la fin du XIII^e siècle. L'inscription (HIC (EST) CORPVS DNI) qu'on lit sur cet objet remarquable, ne laisse aucun doute sur sa destination. Il a été transformé en reliquaire, au XVI^e siècle, au moyen d'un second étage octogonal. »

BELLEM. — Son ostensor, qui a figuré à l'exposition universelle de 1867, a été fabriqué au XVI^e siècle par Gil Vicente, sur les ordres du roi Emmanuel, avec les tributs d'or que lui avaient offerts divers princes infidèles de l'Afrique orientale. Les douze apôtres, agenouillés au pied du Saint-Sacrement, sont d'un travail exquis.

BÉNÉVENT. — A la cathédrale, grand ostensor en cuivre doré, garni de corail, du prix de 405 ducats. Mgr Barbier de Montault (1) en parle en ces termes : « Sa hauteur est de 87 centimètres. Il date de 1726 et est assurément plus curieux que beau; il frappe du moins par sa masse imposante. Le pied est rond, décoré de têtes d'anges et des statuettes des quatre évangélistes assis. La sphère rayonne et ses jets de lumière sont alternativement droits et flamboyants : à l'extrémité, brille une petite marguerite d'émail blanc. Tout autour de l'hostie, des anges expriment leur joie en faisant de la musique. Le corail est le produit napolitain par excellence : c'est pourquoi on attache un grand prix à cet ostensor vraiment original. Le corail, travaillé avec art, imite des feuillages et est relié au métal par des fils invisibles. Comme cet ostensor serait trop lourd à porter à la main aux processions, on le pose sur un plateau que l'officiant suspend à son cou. »

BESANÇON. — Le remarquable ostensor de la cathédrale est un don de Charles-Quint.

BRUGES. — Sa cathédrale possède un ostensor, daté de 1685, en forme de soleil rayonnant. M. Didron (2) le décrit ainsi : « Au pied, trois apôtres dorment ou plutôt se réveillent éblouis de la gloire de Jésus. Sur les côtés, Moïse et Élie sont descendus du ciel pour contempler cette gloire. Dans le haut, le Père proclame que cette hostie est son Fils, et des anges portent cette banderolle où se lit le témoignage du Père : *Hic est Filius meus dilectus*. Le Saint-Esprit ombre de ses ailes la scène entière qui est peuplée de dix-neuf anges assis sur des nuages. Cet ostensor où le pain de l'hostie est

(1) *Le trésor de la cathédrale de Bénévent*.

(2) *Annales arch.*, t. XIX, p. 174.

devenu Dieu, représente donc la Transfiguration, où le Christ apparut en Dieu aux deux prophètes et aux trois apôtres. »

CADIX (Cathédrale de). — On estime à un million de réaux la valeur des pierres précieuses qui décorent l'ostensoir donné par Don Pedro Calderon de la Barca.

CAMBRAI. — D'Alembert a raconté que Fénelon, après la condamnation de son livre des *Maximes des Saints*, avait fait exécuter pour sa cathédrale un soleil d'or porté par deux anges qui foulaient aux pieds plusieurs livres, sur l'un desquels était le titre du sien. Il est bien certain que Fénelon a donné un soleil d'or à sa cathédrale, mais il a été démontré que le prélat n'a point eu pour but d'éterniser son repentir, et que le sujet en question n'a jamais existé que dans l'imagination de d'Alembert (1).

CARNAC (Morbihan). — Ostensor en vermeil du XVII^e siècle, sur le pied duquel sont représentés la Cène et le repas d'Emmaüs. Les rayons sont, les uns en cristal blanc, les autres en cristal coloré en rouge. Le sacristain de l'église de Carnac ne manque pas de les signaler aux touristes comme étant des pierres précieuses, et de faire remonter au moyen âge cet ostensor, estimé, dit-il, à une valeur de 20,000 francs.

COLOGNE. — Le grand ostensor en vermeil de la cathédrale (XIV^e siècle) a la forme d'un tabernacle flanqué de contreforts. La statuette ciselée de la Mère de Dieu s'élève au-dessus de la boîte en cristal, destinée à recevoir la sainte hostie. La tige est décorée de niches, où s'abritent les statuettes de saint Géréon, saint Christophe, sainte Catherine, sainte Barbe, sainte Madeleine et saint Laurent. On remarque d'autres belles monstrances du moyen âge aux églises de Saint-Cunibert et de Sainte-Colombe.

CONQUES (Aveyron). — Le riche trésor de son église possède un ostensor en vermeil (XV^e siècle), à végétation gemmée. Quatre reliefs ciselés sur le pied sont de la plus grande finesse. L'hostie se place dans un cercle entouré de lobes.

EICHSTÄDT (Bavière). — Le P. Arthur Martin (2) a publié, d'après un ancien dessin, un magnifique ostensor en or massif et émaillé, exécuté à Augsbourg en 1610, et aujourd'hui détruit. C'était un arbre de Jessé qui, de ses rameaux, entourait le Saint-Sacrement.

(1) Servois, *Observations sur le soleil d'or offert par Fénelon à l'église de Cambrai*.

(2) *Op. cit.*, t. IV, pl. XXXV.

GRAN (Hongrie). — Deux monstrances de son trésor représentent des époques et des styles différents. Le R. P. Martinov les décrit ainsi : « L'une d'elles a la forme d'une chapelle gothique avec force tourelles qui sont superposées les unes sur les autres et surmontées d'une flèche. De chaque côté de la monstrance, dont la forme circulaire s'harmonise peu avec le reste, on voit les statues de la Vierge et du Précurseur ; les mêmes figures se retrouvent dans les niches du milieu, au-dessus de la monstrance. Tout en haut, sous un baldaquin, se tient l'Homme de douleur, le calice à la main. La date de cette œuvre est donnée par l'inventaire de 1553, disant qu'elle a été exécutée pour l'archevêque Paul Varda (1526-1549). On la portait dans les processions solennelles de la Fête-Dieu : *Monstrantia qua in festo Sacri Corporis Christi Sacrosanctum gestatur*. Par sa forme architectonique, elle rappelle le mot des Écritures-Saintes : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus* (Apocal., xxi, 3), de même que l'autre monstrance fait penser aux paroles suivantes du Psalmiste : *In sole posuit tabernaculum suum* (Ps. xviii). Elle a, en effet, la forme de soleil rayonnant et flamboyant. Le pied, le nœud, la tige et le récipient proprement dit de la divine hostie sont enrichis de diamants, de rubis, d'émeraudes et d'escarboucles. La croix qui surmonte le tout, le pied et l'écu du donateur brillent d'une émailure multicolore. Le nom du donateur et le motif de la donation sont perpétués dans l'inscription suivante : 22 Martii 1872, *medici manu e mortis ereptus faucibus ideoque Deo gratus fieri et datæ a coronato rege crucis lapidibus ornari jussit princ. Primas Joannes Simor*. L'usage de cette monstrance votive est réservé aux trois jours les plus solennels : le jour du nouvel an, le jeudi-saint et la Fête-Dieu (1). »

HAL (Belgique). — M. L. de Farcy (2) décrit ainsi l'ostensoir conservé à l'église Saint-Martin : « Il a la forme d'une croix fleurdelisée, accompagnée de deux statuettes de la sainte Vierge et de saint Jean, et soutenue par un disque représentant le monde, divisé en trois parties. Le tout est posé sur une base oblongue hexagonale, qui supporte les statuettes de Louis XI et de Charlotte de Savoie à genoux. Il est en argent, en partie doré, et couvert d'inscriptions. Autour de la lunette destinée à l'hostie, on lit sur le devant : *Ego sum lux mundi, via, veritas et vita*, et sur le revers : *Panis quem ego dabo caro mea*

(1) Le trésor de Gran, dans la *Revue de l'art chrétien*, t. XXXII, p. 206.

(2) *Op. cit.*

est pro mundi vita. Les rayons portent le nom des douze apôtres et les quatre-feuilles, d'où se projettent les fleurs de lis, sont ornés, sur la face, des emblèmes des évangélistes et, sur le revers, des figures assises des docteurs de l'Église. Sur la face du grand cercle, qui figure la terre, on peut lire : ✠ *Adoramus te Xpriste et benedicimus tibi quia per crucem sanctam tuam redemisti mundum*. Sur le revers : *Nos autem gloriari oportet in cruce Domini Ihesu Xpristi in quo est salus vita et resurrectio nostra per quem saluati et liberati sumus*. L'arc, traversant le cercle dans le sens horizontal, est orné de l'inscription suivante : *O deitas clemens servorum suscipe laudes et Dulce lignum dulces clavos dulcia ferens pondera*. Trois petites banderoles suspendues par des chaînes figurent les trois parties du monde : on y lit d'un côté le nom des rois Mages et de l'autre le nom des parties de l'ancien continent. Entre les mains des statues de Louis XI et de Charlotte de Savoie, deux banderoles portent les textes : *Tibi laus tibi gloria tibi gratiarum actio et Miserere miserere miserere nobis*. Sur la base se trouvent trois reliquaires et cette légende gravée tout au bord : *Claro paschali gaudio sol mundo nitet radio cum Xpristum iam apostoli visu cernunt corporeo*. Des quatre-feuilles ajourés décorent tout le contour du soubassement, au milieu duquel un écusson aux armes de Louis XI rappelle que ce bel ostensoir fut offert par ce prince à Notre-Dame de Hal. »

A cette même église, se trouve le magnifique ostensoir donné en 1513, par Henri VIII, après le siège de Tournai.

HASSELT (Pays-Bas). — L'église de Saint-Quentin possède un ostensoir, fait, en 1286, pour l'exposition d'une hostie miraculeuse. Il provient de l'abbaye de Herckenrode, comme l'indique une inscription. Le pied est muni de six cavités, en forme de quatre-feuilles, destinées jadis à recevoir des reliques que recouvraient des plaques de cristal.

LÉAU (Belgique). — A Saint-Léonard, ostensoir du xv^e siècle. « Le pied est entouré d'une plate-bande ornée de trèfles et de quatre-feuilles découpés à jour ; les angles, où se réunissent les lobes, sont gracieusement remplis par des feuilles ciselées. La tige s'élève au milieu d'un petit édifice à jour avec des contreforts aux angles. Le nœud est muni de boutons en forme de losanges ornés de fleurs ciselées ; les espaces entre ces boutons sont occupés par un fenestrage ajouré. La base, sur laquelle repose le cylindre, s'appuie sur trois sections d'arc polylobées. Le dais, soutenu par trois contreforts en

retraite, ornés chacun d'une statuette d'un saint évêque, est surmonté d'une tourelle à deux étages, couronnée par une pyramide à jour qui se termine en croix. L'étage inférieur de la tourelle abrite une statuette de saint François d'Assise à genoux. Entre les contreforts, et à leur base, se trouvent douze anges portant les instruments de la Passion, et six séraphins. Cet ostensorio date de 1450 environ; certaines parties, il est vrai, ont un caractère plus antique, mais l'artiste s'est probablement servi de moules anciens ayant appartenu à un prédécesseur. L'arrangement primitif de la lunette a été conservé; celle-ci est mobile; on enlève d'abord le couronnement, puis le cylindre et enfin la lunette (1). »

LIND (Pologne). — Au couvent des Capucins, ostensorio en vermeil donné par Étienne Batory, roi de Pologne, aux Pères Jésuites de Riga. On y lit cette inscription : « *Stephanus D. G. rex Pol. M. D. S. hostibus patris, recuperataque Livonia, monumentum D. D. A. D. 1583, regni sui septimo.* »

LOUVAIN. — Très bel ostensorio à Notre-Dame des Dominicaines. « Trois groupes de colonettes, dit M. le chanoine Van Drival (2), accompagnent le cylindre de cristal; des arcades à jour relient ces colonettes les unes aux autres, et le tout est surmonté de la plus admirable tourelle, toute découpée, toute en dessins d'architecture, mais d'architecture fleurie, idéale, produite par l'objet même qu'il s'agit de décorer, et non pas reproduisant purement et simplement de l'architecture ordinaire. C'est comme une mystérieuse végétation où vous voyez habiter les images de Notre-Seigneur, de sainte Claire, des douze apôtres et d'autres saints. C'est un travail où tout respire la liberté et la beauté de l'imagination de l'artiste, ou rien ne sent les entraves de règles étroites ni la servitude de l'imitation. »

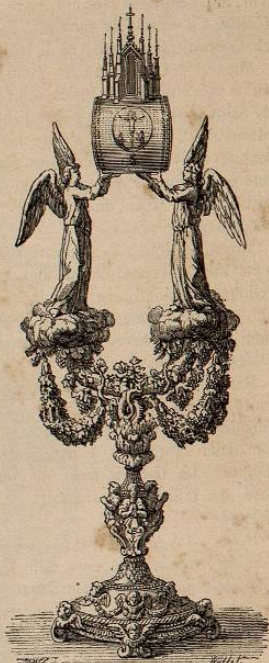
MARCOUSSY (Seine-et-Oise). — J. B. Thiers (3) décrit de la manière suivante le célèbre ostensorio que Jean de Montagu, sous le règne de Charles VI, donna aux Célestins de Marcoussy : « Le pied qui sert de base est de bonne forme ovale, embouty et relevé par-dessus. Il y a quatre Chérubins au dessous du bord qui le soutiennent, et quatre autres qui servent d'ornement sur sa connexité. Son étendue est de sept pouces et demy de long sur cinq pouces et demy de large. De ce

(1) L. de Farcy, *op. cit.*

(2) L'Exposition de Malines, dans la *Revue de l'art chrétien*, t. VIII, p. 533.

(3) De l'Expos. du Saint-Sacrement, I II, ch. II, p. 231.

pied sort une tige ornée de quatre Chérubins adossés l'un contre l'autre. Elle se termine par un feuillage d'où sortent deux cornes d'abondance et deux ceps de vigne, chargés de grappes de raisin et entrelassés d'épis de bled. Ces cornes d'abondance qui se jettent à droite et à gauche soutiennent les ceps de vignes et les épis de bled qui se perdent et sont couverts d'un nuage. Toute cette partie, savoir le pied, la tige et ses branches et les nuages qui sont d'argent doré, s'élève à la hauteur de douze pouces et de trois lignes. Sur le nuage il y a deux anges debout, hauts de cinq pouces et neufs lignes chacun, et éloignés l'un de l'autre de deux pouces. Ils sont d'un or très-pur, et leurs vêtements faits en manière d'aube. De leurs mains ils soutiennent un crystal de roche taillé en rond et en forme de long sur trois pouces et demy de diamètre. Il est creux par dedans et il n'a que deux lignes



Ostensorio de Marcoussy.

d'épaisseur. Les deux bouts sont fermés par deux plaques d'or gravées de part et d'autre. Sur la face extérieure de l'une, est gravée la Transfiguration de notre Seigneur; sur l'autre partie intérieure il y a un ange à genoux qui tient un encensoir; et sur l'autre, on voit aussi, sur la partie de dehors, notre Seigneur agonisant entre les bras d'un ange, et par le dedans un ange pareil à celui de l'autre bout, qui tient un encensoir. Il y a dans ce crystal un croissant ou une lunule

d'or, qui s'emboîte dans un pivot et dans lequel on met la sainte Hostie. Ce crystal est surmonté et à demy-couvert d'un petit édifice en façon d'église, tout d'or de trois pouces et demy de haut ».

MILAN. — Le plus ancien exemple d'ostensoir est peut-être celui qu'on voit entre les mains de saint Satyre, dans la mosaïque absidale de Saint-Ambroise. « Le pied est celui des calices, dit Mgr Barbier de Montault (1). Au-dessus, s'élève un tube cylindrique bleu, avec deux longues raies blanches verticales. La partie supérieure se termine par une petite coupole, plus étroite que le cylindre, et une croix. » — A la cathédrale de Milan, on voit une monstrance en cristal de roche, montée en or (xv^e siècle).

MONS (Belgique). — A Sainte-Waudru, un ostensoir du xiv^e siècle a été métamorphosé en un reliquaire où se trouvent aujourd'hui des reliques de saint Éloi et de saint Laurent. Le pied est orné de l'écuson armorié du donateur, dont l'inscription suivante fait connaître le nom : *Maistre Pierre Cramette, secrétaire du roy, chanoine de Noion et de ceste église.*

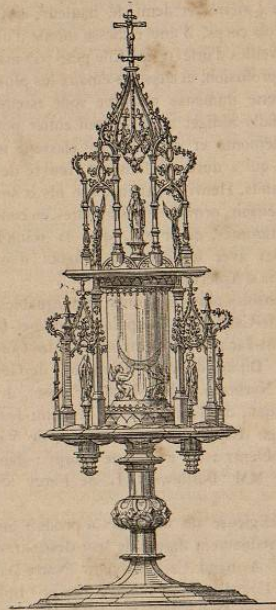
REIMS. — A la cathédrale, ancien reliquaire du xiii^e siècle, métamorphosé en ostensoir. Il a la forme d'un clocher à cinq pans. Cet édifice, en cuivre doré, repose sur une petite galerie à jour, soutenue par deux contreforts à trois étages, et ornée de clochetons et d'ogives. La tige est fixée sur un pied à six pans, en forme de rose. Au milieu de l'ostensoir, est un tube de cristal qui s'enlève à volonté.

ROME. — A la basilique Saint-Pierre et au musée du Vatican, on voit de remarquables ostensoirs de toutes les époques, depuis le xiii^e siècle jusqu'à nos jours. L'ostensoir, dit de la Fête-Dieu, date du xvi^e siècle. Son pied, en cristal de roche, monté en or, est enrichi d'émaux translucides. La partie supérieure est en forme de soleil.

SÉVILLE (Cathédrale de). — On oublie son petit ostensoir en or, décoré de pierreries, quand on se trouve en face de sa gigantesque *custodia*, véritable temple à cinq étages, tout en argent, pesant plus de 500 kilogrammes. Ce prodigieux tabernacle, qui a 3^m 60 c. de hauteur, fut exécuté en 1587, par Juan Arphé y Villafosse, qui a mérité par là le surnom de Benvenuto Cellini de l'Espagne. On remarque au premier étage une statuette de l'Immaculée-Conception, par Juan de Segura ; au troisième, l'Agneau mystique et les sept sceaux ;

(1) *Rev. de l'art chrét.*, 2^e série, t. XV, p. 156.

au sommet, la figure de la Foi, beaucoup mieux placée là que sur la *Giralda*. Il faut vingt-quatre hommes pour hisser cet ostensoir sur le *monumento* du jeudi-saint, ou pour le porter dans les processions.



Ostensoir de Sinzenich.

SINZENICH (Allemagne). — Monstrance du xvi^e siècle. Dans l'intérieur du premier étage, deux chérubins ciselés soulèvent avec leurs mains le croissant de la lune. Aux deux côtés du cylindre de verre, les statuettes de la sainte Vierge et de saint Jean sont surmontées d'un gracieux couronnement. Le cylindre est abrité par un charmant

baldaquin porté sur quatre colonnettes, au milieu desquelles on voit une statue d'évêque et douze anges musiciens.

TOLÈDE. — Ostensoir commandé, en 1515, pour sa cathédrale, par le cardinal Ximènes. « Cette grande *custodia*, dit M. Germond de Lavigne (1), ne sert qu'à la procession de la Fête-Dieu. Elle est en argent doré, de 4 mètres et demi de hauteur, de forme pyramidale, composée de trois corps, d'une richesse inouïe d'ornements, de ciselures et de merveilles d'orfèvrerie. Elle pèse 795 marcs. Les diamants y sont semés à profusion, et aussi les émaux les plus précieux. Toutes les pièces de cette immense machine sont assemblées par 80,000 viroles, et il a fallu rédiger un livre tout entier pour indiquer comment elle se démonte et comment se classent toutes ses parties. La fabrication, qui a duré cent ans, est l'œuvre de trois générations d'artistes allemands, Henri de Arphé, son fils et son petit-fils. Ajoutons que cet ostensor, orné de 260 statuettes, en contient un plus petit pesant 16 kilogrammes, en or pur, que la reine Isabelle-la-Catholique fit exécuter avec les premiers lingots d'or que Christophe Colomb rapporta d'Amérique. »

Il y a des ostensoirs plus ou moins remarquables dans les églises d'Amettes (Pas-de-Calais), de Baupréau (Maine-et-Loire), de Crespin (Nord), de Saint-Jacques-de-Compostelle, de Cordoue, de Dantzig (xiv^e siècle), de Dijon, d'Evora (Portugal), de Gerona et de Léon (Espagne), de Narbonne, d'Orsbach (Prusse), de Palencia (Espagne), de Perpignan, de Rœulx (Nord), de Saint-Jean-du-Mont (Vendée), de Santiago (Espagne), de Saragosse, de Valladolid, de Valendar, près Coblenz ; au musée de Cluny ; dans les collections particulières de MM. Basilewski, L. de Farcy (d'Angers), Parenteau, etc.

L'orfèvrerie religieuse de nos jours a produit un certain nombre d'ostensoirs, véritablement dignes de leur destination : tels sont ceux exécutés par M. Armand Cailliat, pour Notre-Dame-de-la-Salette, Notre-Dame de Lourdes, Saint-Bonaventure et l'Immaculée-Conception de Lyon, Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, Saint-Médard d'Eyrans (Gironde) ; par M. Cauzier-Lahaie, pour la cathédrale de Toul ; par M. Froment-Meurice, pour la Madeleine de Paris, la cathédrale de Cologne, le Sacré-Cœur d'Issoudun, la chapelle du Pape ; par M. Trioullier, pour l'église de Bercy ; par M. Poussielgue-

(1) *Itinéraire de l'Espagne*, p. 300.

Rusand, pour les cathédrales de Paris, Bourges, Reims, Avignon, Nîmes, Bordeaux, et Saint-Vincent-de-Paul de Marseille.

M. l'abbé Pougnet (1) décrit ainsi l'ordonnance de ce dernier ostensor, exécuté d'après ses propres dessins : « Quatre grands reptiles ailés se raidissent sous leurs serres puissantes pour former les nerfs principaux du pied dont ils garnissent les angles, fournissant ainsi une assiette solide à l'ostensor. Leur cou descend sur la terre, contre laquelle leur mâchoire inférieure semble clouée. On reconnaît qu'ils sont condamnés à ramper ; la tension de leurs muscles indique les efforts qu'ils font pour résister ; ils cherchent à se redresser, mais des animaux plus petits s'acharnent après eux et s'attachent à leurs oreilles ou à leur cou pour les dévorer. Aussi la gueule béante des monstres témoigne d'une rage impuissante ; ils sont vaincus ; leurs yeux jettent le feu, leurs narines s'élèvent contre le ciel ; leurs queues, terminées par une tête sauvage, se replient convulsivement et mordent avec fureur de plantureux feuillages qui se recourbent en volutes gracieuses. Des statues couronnées, tenant divers attributs, sont assises paisiblement dans les rinceaux, et de jeunes enfants se sont élancés sur le dos contracté des quatre monstres, qu'ils foulent aux pieds. Ces monstres sont l'aspic et le basilic, le lion et le dragon. Un léger ruban les relie et limite la bordure du pied, dont les quatre faces, tournées vers les quatre points cardinaux, sont entièrement formées de rinceaux à jour, entremêlés de toute une population d'animaux sauvages ou domestiques singulièrement accouplés : le lion et la brebis, le léopard et le chevreau, l'ours et le veau, le loup et l'agneau. Des enfants s'y montrent pareillement, et quatre autres statues couronnées y sont alliées, les pieds posés sur des serpents. Des grenats, des perles, des filigranes ornent cette partie du pied, et l'on remarque des pierres diverses, jusque dans les yeux et sur la tête des monstres. Le premier nœud est tout de filigranes, de diamants et d'améthystes. Au-dessus, Isaïe ou Jessé, père de David, couché sur le feuillage, la tête élevée, regarde en haut, comme s'il cherchait à pénétrer le mystère du bel arbre dont il est la racine. Cet arbre est de la plus riche végétation : c'est une vigne à rameaux entrelacés et chargés de fruits. Le cep, cerclé d'abord, s'épanouit, et porte, assis sur des rameaux latéraux, deux rois, David qui joue de la harpe, et Salomon avec le sceptre et l'image du Temple surmonté d'une nuée. La tige continue

(1) *Bulletin de la Société arch. de Tarn-et-Garonne*, 1869, t. I, p. 301.

à s'élever, semée d'améthystes et de diamants, et se sépare enfin en quatre branches vigoureuses, qui ne cessent de s'entrelacer. A ce point de la tige est l'image de la très sainte Vierge, le serpent sous les pieds ; elle porte l'enfant Jésus dans ses bras, et semble lui aider à enfoncer la croix dans la tête du serpent. Une couronne de diamants lui sert de dais. Derrière elle, est un tombeau, dont la pierre a été renversée ; le linceul y est vide, et au-dessus s'élève la croix triomphante de la Résurrection. Au milieu des rameaux respandit une immense fleur à nombreux et riches pétales, en forme de quatre-feuilles ; on y voit les quatre animaux ailés, attributs ordinaires des Évangélistes, auxquels s'opposent les quatre fleuves du Paradis répandant leurs eaux, l'Agneau de Dieu, sept colombes, des aiglons réunis autour de la sainte custode, de riches filigranes constellés de diamants, du milieu desquels se détachent les douze pierres du rational et douze étoiles, enfin une couronne de feuillage qui encadre un diadème de brillants, autour du cristal qui protège la sainte Eucharistie. Les branches de vigne qui entourent notre fleur, portent des raisins en diamant, des perles, dont une très précieuse, et des rubis ; on y remarque aussi des brillants isolés. Enfin, un nœud de diamants réunit les entremêlés des rameaux à la croix terminale, toute resplendissante de brillants et d'émeraudes. Des rayons droits, alternés avec des rayons flamboyants, s'élançant de la custode à travers les ceps de vigne et leur feuillage, forment ainsi une splendide auréole à Notre-Seigneur et complétant l'ostensoir. »

Un ostensor non moins remarquable, également exécuté par M. Poussielgue-Rusand, sur les dessins du P. Arthur Martin, est celui de la cathédrale de Bourges. Il est composé de trois parties parfaitement distinctes concourant ensemble à former un tout harmonieux et dont le symbolisme est aussi remarquable que la composition.

Des anges assis aux quatre angles du pied écrasent quatre dragons, symboles des quatre puissances des ténèbres. Sur chaque face, un grand médaillon, en émail cloisonné, représente les quatre points cardinaux, autour desquels d'autres émaux reproduisent l'image des apôtres qui ont évangélisé cette partie du globe. La tige, ornée de feuillages grimpants et tournants, est accompagnée de deux rinceaux qui soutiennent deux anges méditant le Mystère eucharistique. La gloire est formée de rayons et de fleurons alternés, entourant un quatre-lobes dont le centre est occupé par la custode. Dans les quatre-lobes sont placés les quatre évangélistes entourés d'émaux brillants.



Ostensor de la cathédrale de Bourges

Enfin la croix, ornée de feuillages et de rinceaux, couronne le tout. Les deux faces de l'ostensoir sont semblables, à l'exception des évangélistes qui sont remplacés au revers par des émaux cloisonnés, représentant les quatre fleuves du Paradis terrestre. Cette magnifique pièce d'orfèvrerie est ornée, depuis la base jusqu'au faite, d'émaux, de filigranes et de pierres fines.

CHAPITRE IX

Des burettes et bassins de *Lavabo*

Tant que persista l'usage pour les fidèles d'offrir le vin du Sacrifice, ils le présentaient dans des vases de formes diverses ; le diacre le transvasait tantôt dans le calice sacerdotal, tantôt dans le calice ministériel, ou dans le vase nommé *scyphus*, ou bien encore dans une grande burette, nommée *ama* ou *amula*. Quand le clergé resta chargé de fournir la matière du Sacrifice, le vin fut mis dans un vase spécial désigné sous le nom de burette.

Jadis, quand les fidèles présentaient une grande quantité de pain et de vin, il était convenable que l'officiant qui avait manié ces offrandes se purifiât les mains : c'est ce qu'il faisait en se les lavant dans un bassin (*aquamanele*), où l'eau était ordinairement versée avec une aiguière (*urceus*). Après la suppression de l'offrande par les fidèles, surtout après l'adoption des petites hosties, il n'y avait plus les mêmes raisons matérielles de se laver les mains. Toutefois, comme cette cérémonie avait un sens symbolique, la liturgie devait en conserver la tradition. Seulement, à partir du xv^e siècle, la rubrique ne prescrivit plus aux prêtres que l'ablution de l'extrémité des doigts, coutume qui, d'ailleurs, était très ancienne dans certaines églises. « Cet usage, dit le P. Le Brun (1), est fondé sur deux raisons, l'une naturelle, l'autre mystérieuse. La raison naturelle est qu'on a principalement en vue de tenir fort propres les deux doigts qui doivent toucher le corps de Jésus-Christ. Or, on ne le touche qu'avec l'extrémité du pouce et de l'index de chaque main. La raison mystérieuse de cet usage nous a été donnée, depuis plus de douze cents ans, par l'auteur de la *Hiéarchie ecclésiastique*. « Cette ablution, dit-il (2), ne se fait pas pour effacer les souillures du corps, elles ont déjà été lavées,

(1) *Explicat. des cérém.*, 3^e partie, art. VIII, § 1.(2) *Cap. LIII.*

mais pour marquer que l'âme doit se purifier des moindres taches : c'est pour ce sujet que le prêtre lave seulement l'extrémité des doigts et non pas les mains. »

On comprend que, pour se laver seulement l'extrémité des doigts, il suffise d'une petite quantité d'eau, et, par conséquent, d'un vase de très petite dimension.

L'antique usage, déjà mentionné par le IV^e concile de Carthage, a persévéré pour l'évêque qui se lave encore non pas seulement les doigts, mais les mains, avec aiguière, grand bassin et serviette.

On a prétendu que *burette*, diminutif de *buire*, dérive de *buis*, parce qu'on aurait fait d'abord ces récipients en bois de buis. Ces vases liturgiques sont aussi désignés sous les noms de : *ama*, *ampulla* (1), *amula*, *burette*, *fons*, *hama*, *lagena*, *poculum*, *scyphus*, *urceolus*, *urceus* ; *beurette*, *buirette*, *canette*, *chopine*, *chopinette*, *chopineau*, *cruet*, *urceau*, *urcel*, etc.

Visconti croit qu'*ama*, *amula* désignent plus particulièrement la burette du vin ; *scyphus* et *fons*, celle de l'eau. Mgr Martigny dit qu'on donnait plus spécialement le nom d'*hama* aux vases dont la panse était arrondie.

Des burettes sont désignées dans le *Liber pontificalis* sous le nom de *staupos* (de *σταυρον*, *verser* ?). La bouteille où se trouve l'eau chaude que les Grecs versent dans le calice, avant la communion, s'appelle *ζεον* (*lagenula*).

La liturgie n'a point déterminé la matière des burettes, mais divers conciles provinciaux ont prescrit qu'elles soient en verre ou en cristal, afin qu'on puisse distinguer facilement le vin d'avec l'eau. En 1868, la Sacrée Congrégation des Rites a déclaré tolérable l'usage des burettes d'or et d'argent, sans faire aucune distinction entre les fêtes solennelles et les autres jours.

Le pape Damase et Anastase le Bibliothécaire mentionnent des burettes d'or ou d'argent dues à la générosité des papes et des empereurs. Quelques-unes étaient ornées de pierres précieuses. Mais, dans le plus grand nombre des églises, les burettes étaient en bois, en terre-cuite, en cuivre, en étain, en verre ou en cristal. Les inventaires en signalent plusieurs en ambre, en onyx, en béril, et en d'autres matières précieuses.

Les formes des burettes ont été assez variées ; il y en avait avec ou

(1) On dit *ampulette* en italien.

sans pied, avec ou sans anses, avec ou sans couvercle protecteur. Parfois elles étaient munies d'un conduit plus ou moins étroit. Au moyen âge, quelques-unes sont enrichies de figurines, d'ornements ciselés et émaillés. Le burin de l'orfèvre y grave des médaillons historiés. Les burettes en cristal sont souvent accompagnées d'une élégante monture en argent, en vermeil ou en or.

Sous le règne de la communion sous les deux espèces, les burettes devaient nécessairement avoir une plus grande capacité que celles de nos jours. Les indications d'Anastase le Bibliothécaire, nous donnent l'idée de leurs dimensions, quand elles déterminent, pour les *amulæ* de métal, un poids de cinq, dix, vingt, trente et même quarante livres.

Quand les burettes étaient en métal, il était important d'éviter de confondre l'eau avec le vin : aussi voit-on certaines paires de burettes, dont l'une seule est dorée. La précaution de mettre un V (*Vinum*) sur la burette au vin, et un A (*Aqua*) sur la burette à l'eau ne paraît dater que du XIV^e siècle. On représente souvent une grappe de raisin sur le couvercle de la première, tandis qu'une touffe de roseaux décore la seconde. Sur une burette en cristal de roche, du palais Borghèse à Rome, nous dit Mgr Barbier de Montault, on voit gravée une écrivisse, pour indiquer l'élément de l'eau.

De même que la burette a remplacé la grande aiguière, ainsi un petit plateau a été substitué à l'ancien bassin, qu'on appelait *aquamantile*, *aquamantile*, *aquamantile*, *manilium*, *vas manuale*.

Dans les églises riches, ces bassins étaient en argent ou en cuivre émaillé ; dans les autres églises, en terre-cuite, en cuivre, en étain, etc. La forme des bassins était aussi variée que celle des aiguières. Brunehaut offrit à la basilique de Saint-Germain d'Auxerre, un *aquamantile* pesant trois livres neuf onces, au milieu duquel était représenté Neptune armé de son trident. Au VII^e siècle, Didier, évêque d'Auxerre, donna à son église des *aquamantilia* dont le manche était décoré d'une tête humaine. Un inventaire de l'église Saint-Martin de Mayence (1) énumère des bassins en forme de lion, de dragon, de griffon, d'oiseaux et d'autres animaux.

Au moyen âge, les bassins sont souvent émaillés ; des médaillons, ordinairement au nombre de cinq, sont décorés de compositions religieuses qui se détachent sur un fond d'émail bleu-clair. On trouve

(1) Victor Gay, *Glossaire arch.*, p. 12.

aussi de modestes plats creux et circulaires, simplement ornés de dessins à lignes ponctuées et présentant, au centre, une étoile à huit pointes.

On donnait le nom de *pelves*, *cimitalia*, *gemelliones* (jumelles) à une paire de bassins jumeaux superposés, dont l'un, garni d'un goulot, servait à verser l'eau sur les mains du prêtre officiant, et l'autre à recevoir le liquide. Ainsi donc, le premier servait d'aiguière, et l'autre d'*aquamantile*. Ces gemellions, usités dès le V^e siècle, furent exécutés au moyen âge en émail de Limoges. Les émaux qui décorent le fond sont inscrits dans le métal et ne forment aucune saillie, ce qui était nécessaire par la destination même de ces bassins. Le sujet le plus fréquemment représenté est Pilate se lavant les mains. On y voit aussi des sujets profanes et des armoiries.

Nos plateaux modernes, circulaires en Italie, oblongs en France, sont quelquefois munis de pointes, de bandeaux ou d'autres parties saillantes, pour maintenir les burettes.

A Rome, dit Mgr Barbier de Montault (1), le plateau reste à demeure à la crédence. Pour apporter les burettes de la sacristie et les y reporter après la messe, le clerc les met dans un petit panier d'osier ou de fer-blanc, peint en vert, qu'il pose sur la crédence. Ce panier est oblong, à double compartiment, et muni d'une anse au milieu.

Les aiguières ne sont point rares dans les musées et les collections particulières ; mais il est assez malaisé de déterminer celles qui ont servi au culte. On considère comme d'antiques burettes, des vases en verre blanc coloré, trouvés dans les catacombes et portant sur leur pansé l'image du Sauveur et de saint Pierre, des brebis, des colombes, etc., ainsi que les deux vases en argent doré du musée du Vatican, portant d'un côté l'image nimbée de Jésus-Christ et, de l'autre, celle de saint Pierre.

Bianchini (2) a publié une burette du IV^e siècle, où se trouve le miracle de Cana, sans doute par allusion à la transsubstantiation.

Nous avons vu à Angers, dans la riche collection de M. L. de Farcy, des burettes et leur plateau, en cuivre repoussé, de la fin du XVII^e siècle. Sauf les instruments de la Passion, rien de religieux ne

(1) *Traité de la constr. des églises*, t. I, p. 341.

(2) *Not. in Anast., in vita S. Urbani*.

caractérisé le plateau. Les burettes, d'une forme toute particulière, sont décorées de fines gravures.



Burette du 17^e siècle.
(Bianchini.)



Burette du 17^e siècle.
(Cabinet de M. de Farcy.)

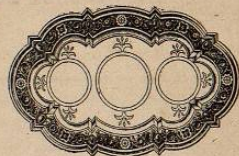
On conserve des *aquamanilia* remarquables à la cathédrale de Minden (11^e siècle), à l'église de Herford (11^e siècle), à celle de Cambronne (Oise) ; et des burettes de haute valeur à Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, à Saint-Lambert de Dusseldorf, à la Bibliothèque Nationale de Paris, au Vatican, aux musées du Louvre, de Pesth, etc.

Nous avons parlé précédemment (1) de la petite cuiller avec laquelle, en Espagne, en Belgique et en Allemagne, on puise, dans la burette, l'eau qui doit être mise dans le calice. Il ne nous reste plus qu'à dire un mot du manuterge, petit linge avec lequel le prêtre essuie ses doigts, après le *lavabo*. Il en est déjà question dans le quatrième concile de Carthage, où il est dit qu'à son ordination, le sous-diacre

(1) Tome II, page 278.

reçoit l'aiguière et le manuterge des mains de l'archidiacre. Ce linge est désigné sous le nom de *perfusorium*, dans le XIV^e Ordre romain.

Le manuterge, d'après les décisions de la Congrégation des Rites, ne doit pas être placé sur les burettes ni sur le calice, en allant à l'autel ou en revenant, mais sur le plateau des burettes ou sur la crédence. Dans un certain nombre d'églises, le manuterge est attaché au côté droit de l'autel. A Lyon, on lui donne près de deux mètres de hauteur.



Burette et plateau exécutés par M. Poussielgue-Rusand pour Notre-Dame de Paris.